

"Michel Houellebecq: A New Anti-Modern"Roya Bagherigaleh  0009-0004-7478-02541. Faculty of Humanities, University sorbonne, Paris 3, France.E-mail: roya.bagheri@sorbonne-nouvelle.fr**Article Info****ABSTRACT****Article type :**

Research Article

Article history :

Received: 7 July 2024

Received in revised form :

15 Octobre 2024

Accepted : 26 Octobre
2024

Published online:

February 2025

Keywords :*anti-modernity,**modernity, Michel**Houellebecq, August**Comte, contemporary**literature.*

This article aims to illuminate what Michel Houellebecq's work reveals about his antimodern thought. Antimodernists are writers who are caught in the modern current, but repelled by it. They criticize many aspects of modern life, such as the decline of traditional values, historical decay, and a society without religion. We aim to show that Michel Houellebecq, by adopting a disillusioned perspective on the state of modern society, seeks to align himself with the tradition of antimodern authors. By analyzing the characteristic features of his work, such as the critique of liberalism, the irreversibility of conditions for the individual, and the loss of religion and, consequently, social cohesion, and by relating these to the ideas of Auguste Comte, the positivist philosopher, we will explore how Houellebecq succeeds in reinterpreting antimodern discourse in the contemporary context, even though it seemed to have reached its end.

Cite this article : Bagherigaleh, Roya . "Michel houellebecq, : un nouvel antimoderne".. *Plume, Revue semestrielle de l'Association Iranienne de Langue et Littérature Françaises*, , 2023 20, 40, 593-617, -.DOI : <http://doi.org/doi : 10.22129/plume.2025.465511.1297>



Michel Houellebecq : Un nouvel antimodernisme

Roya Bagherigaleh  0009-0004-7478-0254

1. Faculté des lettres, Université sorbonne, Paris, France. E-mail: roya.bagheri@sorbonne-nouvelle.fr

Article Info	Résumé
Type d'article : Recherche originale Date de réception : 7 Julliet 2024 Date de révision : 15 Octobre 2024 Date d'approbation : 26 Octobre 2024 Publié en ligne : Février 2025	L'objet de cet article est de mettre en lumière ce que l'œuvre de Michel Houellebecq nous permet de comprendre de la pensée antimoderne de l'auteur. Les antimodernes sont des écrivains pris par le courant moderne et répugnant à ce courant. Ils critiquent beaucoup des aspects de la vie moderne ; le déclin des valeurs traditionnelles, la décadence historique et la société sans religion. Nous tentons de montrer que Michel Houellebecq en adoptant une perspective désabusée sur l'état de la société moderne tente de s'inscrire dans la lignée des auteurs antimodernes. En analysant les traits caractéristiques de son œuvre tels que la critique du libéralisme, l'irréversibilité des choses pour l'être et la perte de la religion et, par conséquent, de la cohésion sociale et en les rapprochant des idées d'Auguste Comte, philosophe positiviste, nous examinerons comment Houellebecq réussit à réinterpréter le discours antimoderne dans le contexte contemporain, bien qu'il semble avoir atteint son terme.
Mots-clés : <i>antimodernisme,</i> <i>modernité, Michel</i> <i>Houellebecq, Auguste</i> <i>Comte, littérature</i> <i>contemporaine.</i>	

Cite this article : Bagherigaleh, Roya . "Michel houellebecq, : un nouvel antimoderne",. *Plume, Revue semestrielle de l'Association Iranienne de Langue et Littérature Françaises*, , 2023 20, 40, 593-617, -.DOI : <http://doi.org/doi : 10.22129/plume.2025.465511.1297>



Introduction

Le premier essai de Michel Houellebecq, *Rester Vivant. Méthode* (1991), débute par un récit cosmologique qui décrit le monde comme « un abject paroxysme » dans lequel toute existence n'est qu'« un tissu de souffrance ». *Les Particules élémentaires* (1998), roman le plus lu et le plus provocateur de l'auteur, décrit l'univers comme un vide sidéral « lent » et « froid » dans lequel l'être humain est terrorisé par la mort et la misère sans grâce. Presque tous les textes de l'auteur suivent la même démarche en démontrant l'impossibilité de lien social dans le monde actuel et de retour en arrière. La pensée houellebecquienne se développe autour de la contestation des valeurs d'un monde contemporain marqué par la solitude et de l'attente d'une mort sans espérance. Son œuvre s'inscrit dans une tradition de critique de la modernité, une tradition qui remonte aux écrivains antimodernes du XIX^e. Tous ses romans explorent l'impossibilité de liens sociaux dans un monde libéral et individualiste. Cette vision de Houellebecq, influencée par des penseurs du XIX^e siècle comme Auguste Comte, se distingue par sa critique des valeurs fondamentales de la société contemporaine. Comte, connu pour son positivisme, mettait l'accent sur l'importance du corps social, de la religion positive et de la science dans la société après la révolution ; des thèmes que l'on retrouve dans l'œuvre de Houellebecq. En s'inscrivant dans cette lignée de pensée, Houellebecq décrit la décadence de la société libérale contemporaine et de ses valeurs individualistes enracinées dans les idéaux des Lumières. Cette vision critique de Houellebecq trouve aussi son écho dans la réflexion d'Antoine Compagnon sur l'antimodernité, explorée dans son ouvrage publié en 2005 : *Les antimodernes : De Joseph de Maistre à Roland Barthes*. L'auteur y analyse comment certains écrivains, bien que modernes, s'opposent aux valeurs de leur époque. Compagnon

qualifie de « modernes divisés » les auteurs comme Flaubert, Baudelaire et Proust, qui critiquent mélancoliquement la modernité. Ils sont pour lui des non-conformistes de la modernité, exprimant un « mal de siècle » (2016, p. 3). Il les caractérise principalement par leur refus des idées utopistes des Lumières, une nostalgie pour un passé traditionnel et leur conscience de la décadence historique. Il se pose ainsi une question pertinente : l'antimodernité est-elle encore d'actualité ? Il reconnaît une résurgence chez des écrivains tels que Roland Barthes, qui déclarait son vœu de se situer « à l'arrière-garde de l'avant-garde » (Barthes, 1971, p. 1038), mais note que la majorité des auteurs contemporains adhèrent à la doxa de la modernité. Où peut-on alors situer une figure controversée comme Michel Houellebecq qui se réfère sans cesse aux idées des auteurs et des philosophes du XIX^e siècle, notamment celles d'Auguste Comte, pour critiquer la société de son temps ? La critique de la modernité chez Michel Houellebecq a suscité un grand nombre d'études : en 2002 Daniel Lindenberg, de l'extrême gauche, publie son ouvrage, *Le Rappel à l'ordre*, sous-titré *Enquête sur les nouveaux réactionnaires* où le nom de Houellebecq paraît en tête de liste. Selon lui, Houellebecq remet en question plusieurs valeurs progressives et la liberté des mœurs. Houellebecq y répond dans *Ennemis publics* : « un réactionnaire est quelqu'un qui estime préférable un état antérieur de l'organisation sociale, possible d'y revenir, et qui milite dans ce sens » (Houellebecq, 2008, p. 86). Dans *Houellebecq politique* publié en 2022, Christian Authier décrit Houellebecq *singulièrement libre* sur le plan politique et essaye de trouver quelques filiations entre lui et les figures littéraires antimodernes. Il tente de rapprocher Houellebecq des antimodernes sur le plan politique en décrivant ce dernier comme ce que Compagnon dit à propos des antimodernes : « *des modernes en*

liberté » (2016, p. 13). La formule renvoie à l'idée que, comme les antimodernes, Houellebecq refuse de se conformer à une doctrine ou à une idéologie fixée. Dans un autre article, *L'individualisme démocratique et la thèse de l'éducation impossible*, Camille Roelens examine la manière dont l'œuvre de Houellebecq révèle la tension entre modernité, éducation et individualisme en proposant une vision radicalement antimoderne et anti-individualiste de l'éducation. Il met en évidence le contraste entre l'idéal éducatif moderne et la vision houellebecquienne d'un retour à des modèles plus communautaires. Ces travaux récents sur la critique de la modernité par Houellebecq se sont souvent concentrés sur sa représentation d'un antimoderne critiquant le libéralisme et l'individualisme. Cependant, il ne prend pas en compte de manière approfondie l'influence d'Auguste Comte, qui mettait en avant l'importance du corps social et de l'ordre. L'influence de Comte est perceptible dans la manière dont Houellebecq dépeint la société contemporaine. Notre étude se concentre alors sur la posture de l'antimoderne désabusé chez Houellebecq, qui évolue dans un contexte de désintégration du corps social. Influencée par Auguste Comte, sa critique de la société reflète une vision d'antimoderne désenchanté. Cet article examine cette attitude antimoderne à travers son œuvre, tout en établissant des parallèles avec les idées de Comte. Nous soutenons que l'antimodernité demeure présente dans le discours littéraire contemporain, bien qu'elle ait évolué au fil du temps. Le choix de notre corpus se concentre principalement sur les premiers romans publiés de l'auteur tels que *Extension du domaine de la Lutte* (1994) et *Les Particules élémentaires* (1998). Nous n'hésitons pas à inclure ses recueils de poésie ainsi que ses articles. La première partie s'interroge donc sur le libéralisme. Les deux dernières parties

analysent l'inéluctabilité de la marche de l'Histoire et la nécessité d'atteindre à une unité parfaite grâce à une religion quelconque.

Houellebecq non réconcilié avec le libéralisme

Dans son entretien avec Jean-Yves Jouannais et Christophe Duchatelet, Houellebecq dit : « *J'aimerais bien échapper à la présence obsessionnelle du monde moderne* » (1998, p. 55). Ce vœu est le signe d'un malaise existentiel qui accable l'auteur, d'une mélancolie inguérissable qui est le fruit amer des mœurs du temps moderne et d'un désir d'un espace autre, de la transcendance. Sans contestation possible, les événements socio-économiques de mai 68 sont la source du malaise houellebecquien. En effet, le mouvement de mai 68 en s'appuyant sur l'utopie d'une vie plus souhaitable revendique la table-rase du passé et se révolte contre tous les tabous de la société. Le mouvement devient porteur de l'exigence d'autonomie en opposition à l'idée des normes sociales, de l'épanouissement de l'individu, de l'esprit de liberté économique et sexuelle, de la liberté des femmes, bref, de la volonté de vivre autrement. Les philosophes comme Jean-Pierre Le Goff le considèrent un moment charnière d'une modernisation sociale et culturelle. Dans son essai *Mai 68, l'héritage impossible* il dit à ce propos : « [...] *Mai 68 est devenu un moment intégrateur qui a fait entrer la société française dans la modernité ou la postmodernité culturelle* » (2006, p.13). Ce moment de la rupture devient la cible des critiques acerbes chez Houellebecq qui est lui-même l'enfant des soixante-huitards. Jeune poète, il commence à écrire avec horreur l'idée du capitalisme libéral. *Le sens du combat*, publié en 1996, est considéré comme un recueil de poésie dans lequel la souffrance des personnages est attachée au système libéral. Dans la préface, l'auteur décrit l'idéologie libérale comme un obstacle contre l'attachement de l'individu à son semblable : « *Nous refusons l'idéologie libérale*

*parce qu'elle est incapable de fournir un sens, une voie à la réconciliation de l'individu avec son semblable dans une communauté qu'on pourrait qualifier d'humaine [...] » (Houellebecq, 1996, p. 63). Auguste Comte, un siècle et demi avant Houellebecq, s'opposait à l'accent libéral mis sur l'individualisme et propose de nouvelles structures dans le but de réorganiser la société. Dans son *Système de politique positive*, il s'oppose fermement à l'individualisme en affirmant que « la conception classique de l'individu a fait son temps, elle a rempli son rôle historique qui consistait à détruire l'ordre ancien » (1854, p. 229). Influencé par le changement profond des années 1830, Il a élaboré la philosophie du lien social qu'il voyait comme une réponse aux problèmes engendrés par le renversement de l'ordre ancien. N'oublions pas que pour Comte, tous les phénomènes sociaux sont étroitement liés. Ainsi pour Houellebecq, toutes les transformations sociales trouvent leurs racines dans les idées révolutionnaires. Houellebecq établit un parallèle entre les Trente Glorieuses et les Trois Glorieuses, considérant ces dernières comme le début du capitalisme économique et du malheur humain. Cette période marque aussi l'émergence de la pensée comtienne et son doctrine altruiste. Houellebecq reprend les idées comtiennes tout en y ajoutant une dimension liée au libéralisme sexuel du vingtième siècle. Son antilibéralisme s'étend donc particulièrement au domaine sexuel. En publiant ses romans éblouissants, l'auteur se met à écrire l'histoire des personnages de la classe moyenne de la société contemporaine repliés dans une sorte d'atomisation totale. Les personnages de ses romans sont des êtres seuls, déçus, frustrés et révoltés. Les relations entre eux apparaissent comme un jeu des atomes qui ne forment aucune collectivité. Bien évidemment, c'est d'une rupture historique avec le vieux monde que naissent « l'ère du vide », selon l'expression de Gilles Lipovetsky*

dont le nom est associé à la seconde révolution individualiste, marquée par une modernisation sociale et culturelle dont la base est le néo-capitalisme. Dans ce système libéral, l'homme se trouve face à la loi du supermarché, c'est-à-dire face à la compétition économique et sexuelle. L'objectif de la loi est l'extension du domaine de la consommation qui induit nécessairement une explosion et un éparpillement du désir, car selon Houellebecq « *l'homme du supermarché ne peut organiquement être l'homme d'une seule volonté, d'un seul désir* » (2009, p. 18). La logique du marché le pousse dans un désir croissant du vouloir ainsi que dans la peur de l'échec dans le domaine de la lutte : « *Tu dois désirer. Tu dois être désirable. Tu dois participer à la compétition. Si tu restes en arrière, tu es mort* » (2009, p. 19). La publicité est l'une des méthodes qui visent à faire entrer l'individu dans la lutte. Elle commence à dire la vérité de la société moderne, une société ouverte aux désirs des individus. Ainsi, le narrateur du premier roman, *Extension du domaine de la lutte* (1994), exprime sa haine absolue du monde moderne : « *Je n'aime pas ce monde. Décidément, je ne l'aime pas. La société dans laquelle je vis me dégoûte ; la publicité m'écœure ; l'informatique me fait vomir* » (Houellebecq, 1994, p. 82). La véritable cause de ce sentiment de haine, comme le constate l'auteur lui-même, est dans « la logique du supermarché » (Houellebecq, 2009, p. 19), le paradis authentique de l'économie moderne où tout a une valeur d'échange, même les êtres humains. Ce que fait Houellebecq, l'écrivain contemporain le plus provocateur, c'est que pour lui l'être humain est aussi doté d'une valeur d'échange. Selon sa pensée, l'individu qui se croit libre, libéré des liens et des coutumes n'est qu'une valeur d'échange qui doit se présenter dans le marché, donner une image positive de soi et se prostituer. Dans cette société superficielle néolibérale, la séduction, l'autre nom du culte du désir,

du corps jeune et de la beauté, devient « rapport social dominant, principe d'organisation globale des sociétés d'abondance. » (Lipovetsky, 1993, p. 14). La publicité et les médias font de la beauté une norme fondamentale non seulement pour les femmes mais aussi pour les hommes. Frappé par cette évidence, le narrateur du roman, suite à la conversation d'un collègue qui se plaint de ne pas pouvoir avoir comme certains hommes une pute gratuite, médite sur le système de la différenciation dans la société.

Décidément, dans nos sociétés, le sexe représente bel et bien un second système de différenciation, tout à fait indépendant de l'argent ; et il se comporte comme un système de différenciation au moins aussi impitoyable. Tout comme le libéralisme économique sans frein, le libéralisme sexuel produit des phénomènes de paupérisation absolue. Certains font l'amour avec des dizaines de femmes ; d'autres avec aucune. C'est ce qu'on appelle la " loi du marché. (Houellebecq, 1993, p. 69)

Certes, dans ce climat actuel de libéralisme économique/sexuel, le monde se divise en deux : vainqueur et vaincu. Tisserand, le collègue du narrateur, est performant dans sa boîte mais un total vaincu en amour. Grottesque, il finira par se suicider approximativement en se tuant en voiture. Dans cette fin tragique, la beauté a joué son rôle néfaste. De plus, le narrateur, informaticien d'une entreprise performante, comme Houellebecq dans sa jeunesse, se décrit comme un être moche, de là ses ressemblances avec Tisserand, avoue n'avoir aucune chance d'intégrer dans le système de différenciation : « *Dépourvu de beauté, je ne corresponds nullement à ce que les femmes recherchent en priorité* » (Houellebecq, 1993, p. 12). Échoué dans la guerre de la compétition, il se trouve incapable de se réconcilier avec la vie et décide finalement de se prisonnier en soi-

même. Dès lors, il n'est pas étonnant qu'on lise dans chaque roman l'écart des personnages houellebecquiens du monde moderne. Les sujets abordés du deuxième roman, *Les Particules élémentaires*, sont philosophiques, scientifiques et théologiques. Ce roman montre que son auteur a longtemps fréquenté les œuvres des dix-neuviémistes en particulier celles de Comte afin d'offrir sa propre vision du monde moderne. La rencontre de Houellebecq et Auguste comte joue donc un rôle non négligeable dans la genèse des *Particules élémentaires*. Bruno, selon la terminologie comtienne est « l'élément symptomatique » de son époque. Il est le héros frustré, subit les maltraitements des jeunes mâles violents quand il était pensionnaire. Adolescent, il est terrorisé par les filles et se sent déjà vieux. Il sait déjà qu'il ne peut se déguiser en cadre respectable et être accepté par les jeunes marginaux, les hippies, car comme il le dit :

Je ne suis ni assez jeune, ni assez beau ; et plus je vieillis plus je deviens angoissé et sensible, plus les signes de rejet et de mépris me font souffrir. En un mot je ne suis pas assez naturel, c'est à-dire pas assez animal. » (Houellebecq, 1998, p. 28)

Adulte, il devient un consommateur qui ne cherche qu'à séduire les femmes. Sa pensée est fixée sur son corps, c'est lui qui lui donne l'image de la vie. Se maintenir en vie, c'est entretenir son corps et rencontrer le corps de l'autre : « *Il [Bruno] allait régulièrement au Gymnase Club, et franchement, pour un homme de quarante-deux ans, il ne se trouvait pas mal* » (Houellebecq, 1998, p.44). Puis il nourrit ses envies du corps par la jouissance frénétique des magazines féminins comme « le droit au plaisir ». Il est formé par la société capitaliste, une société de brutes où le règne du marché suscite l'angoisse et la dépression. Néanmoins, à l'intérieur de ce système libéral, il est impossible d'associer l'amour au modèle sexuel proposé par la culture officielle de publicité et des médias.

Ainsi, le moment où Bruno tombe amoureux de Christiane, c'est le moment le plus tragique du roman. Leur liaison pure ne se maintient pas. Christine finit par se suicider et Bruno par s'installer définitivement dans un hôpital psychiatrique. Houellebecq décrit :

Dans la société libérale où vivaient Bruno et Christiane, le modèle sexuel proposé par la culture officielle était celui de l'aventure : à l'intérieur d'un tel système le désir et le plaisir apparaissent à l'issue d'un processus de séduction, mettant en avant la nouveauté et la créativité individuelle. (Houellebecq, 1998, p. 107)

Alors que Bruno est « matérialiste », Michel, son demi-frère, est « positiviste » (Houellebecq, 1998). Sa vie tourne aussi autour d'un malaise existentiel qui accable l'être moderne. Scientifique de tout premier plan, Michel mène « une existence purement intellectuelle » (Houellebecq, 1998, p.52). Il est hanté par des crises dépressives, « demeura couché deux semaines entière. » (1998, p. 71). Il vit dans le monde moderne, sans établir de contact avec personne. Il renonce même à l'amour d'Annabelle, son amie d'enfance, puisqu'il n'accepte aucun lien qui l'associe à la société libérale : ni l'amour, ni le désir, ni la sexualité. Pour lui :

La société érotique-publicitaire où nous vivons s'attache à organiser le désir, tout en maintenant la satisfaction dans le domaine de la sphère privée. Pour que la société fonctionne, pour que la compétition continue, il faut que le désir croisse et dévore la vie des hommes. (Houellebecq, 1998, p. 70)

Au terme de ce roman désespéré où les deux protagonistes les plus appréciés, Michel et Annabelle ne connaissent pas l'amour, Michel élabore sa théorie révolutionnaire dont l'objectif est d'apporter à l'humanité une immortalité physique, de dépasser le concept de la liberté individuelle et de restaurer les conditions de possibilité de l'amour. Ses travaux aboutissent à la troisième

révolution métaphysique fondée sur la science biologique et prouvent que l'humanité ne trouve son salut que dans sa disparition au profit d'un clonage génétiquement parfait.

La perte sans retour : irréversibilité des choses pour l'être

Les Particules élémentaires démontrent que le désarroi de la mutation métaphysique opérée par science moderne qui entraîne, à sa suite, à l'individuation, à la compétition et au désir, disparaît grâce aux progrès de la génétique et à la mise au point du clonage. Le protagoniste scientifique, Michel est un positivisme radical qui cherche à sauver l'homme moderne grâce à la science biologique. Il applique ce que Comte nomme « ordre et progrès » dans son *Cours de philosophie positive*. Il voyait dans cette union la clé pour surmonter les crises politiques et sociales du monde. Michel met en pratique cette dualité. Selon lui, à travers la reproduction asexuelle, les êtres humains peuvent non seulement devenir immortels, mais aussi, tout en partageant les mêmes gènes, perdre l'individualité. Cette refonte ontologique est une mutation scientifique, les savoirs issus de la biologie moléculaire et la physique quantique sont ses instruments. Dans son œuvre science-fictionnelle, Houellebecq crée une société idéale fondée sur la science. Le progrès scientifique n'est pas inconnu pour l'auteur. Né en 1958, Houellebecq est l'enfant de la deuxième moitié du vingtième siècle et témoigne d'une époque en voie de mutation technologique. Adolescent, il se fascine par les sciences en particulier par les nouveaux concepts développés en mécanique quantique. L'auteur, lui-même le confirme : « *J'étais vraiment cet enfant, Michel, qui lisait Tout l'Univers* » (Houellebecq, 1998, p. 25). Chez sa grand-mère, Michel « *souvent, jusqu'au repas de midi, reste dans sa chambre. Il lit Jules Verne, mais le plus souvent il plonge dans la collection de Tout l'univers* » (Houellebecq, 1998, p. 15). Ce sont très exactement les lectures de

Houellebecq. Jeune, il travaille en tant qu'informaticien chez Unilog puis au ministère de l'Agriculture. Une expérience dont l'auteur s'inspirera pour écrire l'avenir de l'Homme. Lors de la parution de *La Possibilité d'une île* en 2005 Houellebecq souligne : « *C'est intéressant, certes, l'informatique, mais bien moins que la biologie, pour envisager l'avenir de l'humanité* » (p. 37). Certes, la science et l'avenir de l'être humain sont des thèmes fondamentaux de l'œuvre houellebecquienne qui paraissent à la première lecture. La science comme le dit Éric Blondel, philosophe français, « *permet à l'homme de dépasser souvent le champ des besoins stricts pour lui ouvrir les espaces illimités du désir* » (2000, p. 254). La société au sein de laquelle le personnage de Houellebecq vit, est une société hantée par le désir de l'immortalité, de la jeunesse et de la beauté. La déchéance irréversible de la civilisation occidentale s'inscrit dans le désir sexuel et physique et l'auteur « stipule que pour lutter contre la tendance irréversible au déclin, il n'est qu'un seul recours : la science » (Wesemael, 2005). Or, il est indéniable de dire qu'au lieu de se ranger du côté de la pensée platonicienne, l'auteur tente de se rapprocher à la pensée comtienne. Ses romans contiennent plusieurs citations du cours de philosophie positiviste ou de l'appel aux conservateurs. Ainsi reconnaît-on sous les traits de Michel, un positiviste qui croit à l'inéluctabilité de la marche de l'Histoire si caractéristique des philosophes du progrès. Les antimodernes comme le dit Compagnon sont « *conscient[s] de l'histoire et son caractère irréversible* » (2016, p. 33). Pour Houellebecq « *L'histoire existe, elle s'impose, elle domine, son empire est inéluctable* » (1998, p. 139). Cette impossibilité de retourner en arrière engendre chez l'être humain un état pessimiste qui le pousse dans la misère et la peur. Au début du roman, l'auteur dresse une typologie des comportements humains face aux changements inévitables : « *Michel vécut en des*

temps malheureux et troublés. Les sentiments d'amour et de fraternité humaine avaient dans une large mesure disparue » (Houellebecq, 1998, p. 3). Or, cette philosophie de l'histoire n'est pas essentiellement tragique. Les figures du génie dans la pensée houellebecquienne ont le rôle du sauveur qui peut « *imprimer une direction nouvelle aux événements- – un tel rôle étant dévolu aux révolutionnaires ou aux prophètes* » (Houellebecq, 1998, p.12). Les recherches scientifiques de Michel sont révolutionnaires et aboutissent à une transformation radicale de la vision du monde. Les réflexions des scientifiques ayant côtoyé Michel dans le roman, reprennent les théories de trois états de Comte. En effet, les états théologique, métaphysique et positif se succèdent dans le discours scientifique du livre dont la fin se caractérise par l'état positif constitué par les acquis de la physique quantique : « *Contrairement au matérialisme qu'il avait remplacé, le positivisme pouvait être fondateur d'un nouvel humanisme* » (Houellebecq, 1998, p.133). Auguste comte comprend qu'il assiste à la fin d'une époque qui se caractérise par une dissociation et une dégradation progressive et propose sa philosophie selon laquelle « *l'humanité après avoir passé successivement l'état théologique ou fictif et l'état métaphysique, est prête pour l'état scientifique et positif* » (Comte, 1975). Avec le deuxième état, aussi appelé l'état abstrait, Comte reproche aux philosophes des Lumières de raisonner à partir de la supposition abstraite aboutissant aux idées de liberté, de capitalisme et de souveraineté du peuple. Comte voit ce mouvement comme des forces « *anarchiques et désorganisatrices* » (1975, p. 423) qui ont miné les fondements sociaux. Les antimodernes se définissent aussi comme les anti-Lumières dans le sens où ils reprochent aux philosophes des Lumières de renoncer à l'ordre des choses et d'avoir des idées utopistes et idéalistes face aux faits et à l'Histoire. Les philosophes

des Lumières remplacent les valeurs anciennes par de nouvelles valeurs, telles que la liberté et l'égalité. Avec le développement de la société capitaliste libérale, l'homme se perçoit de plus en plus comme une entité isolée, en proie à la solitude :

Compte tenu du système socio-économique mis en place, compte tenu surtout de nos présupposés philosophiques, il est visible que l'humain se précipite vers une catastrophe à brève échéance, et dans des conditions atroces ; nous y sommes déjà. La conséquence logique de l'individualisme c'est le meurtre, et le malheur. [...] La dissolution progressive au fil des siècles des structures sociales et familiales, la tendance croissante des individus à se percevoir comme des particules isolées, soumises à la loi des chocs... tout cela rend bien sûr inapplicable la moindre solution politique. (Houellebecq, 2020, p.40)

Les personnages de Houellebecq souffrent beaucoup parce qu'ils restent dans une vision mécaniste et individualiste du monde. Quand ils ne se sentent pas capables de survivre leurs problèmes modernes, le suicide leur paraît un expédient possible à la souffrance. Christiane décide de se suicider plutôt que de rester seule et vieille dans son fauteuil roulant. Après la mort de Christiane, Bruno se réfugie pour toujours dans l'hôpital psychiatrique. Annabelle, une fois atteinte du cancer de l'utérus, préfère se suicider car elle arrive à ce sentiment si fréquent chez les vieillards : « *elle ne voulait plus être une charge pour les autres* » (Houellebecq, 1998, p.122). Michel, une fois sa mission terminée, disparaît sans laisser aucune trace. Le destin de chaque personnage du roman est influencé par cette espèce douloureuse et vile qui est le monde moderne, « *cette espèce torturée et individualiste, d'un égoïsme illimité, parfois capable d'explosions de violence inouïes* » (1998, p.139). Selon la pensée de l'auteur, il ne paraît pas judicieux de demeurer plus longtemps dans la souffrance

et dans le mal. « *Cela fait cinq siècles que l'idée du moi occupe le terrain ; il est temps de bifurquer* » (1998, p.139). L'idée de la bifurcation est omniprésente dans la plupart des œuvres de Houellebecq. C'est un thème de prédilection pour exprimer sa thèse. Il s'agit d'une transformation, d'une conversion inédite de l'être humain, de son comportement et de son monde. Certes, cette bifurcation sera une mutation biologique qui apportera des solutions aux problèmes de l'humanité moderne. Michel est l'« *un des artisans les plus conscients, les plus lucides* » (1998, p.3) de cette bifurcation métaphysique. Il est lecteur attentif de l'œuvre philosophique comtienne, en particulier *Correspondance avec Clothilde de Vaux* et *La synthèse subjective*, dernier ouvrage inachevé du philosophe. Aux yeux de Michel, « *Comte pouvait être considéré comme le véritable fondateur du positivisme. Aucune métaphysique, aucune ontologie concevable à son époque n'avait trouvé grâce à ses yeux* » (Houellebecq, 1998, p.132). La pensée du philosophe positif résume le mouvement des Lumières comme anarchique de la Révolution qui permet une conception purement individualiste de la société. Il croit à une ontologie d'états capable de restaurer les rapports humains et de créer une espèce collective et sociale. Djerzinski le confirme :

Toutefois, l'insistance du philosophe français sur la réalité des états sociaux par rapport à la fiction des existences individuelles, son intérêt constamment renouvelé pour les processus historiques, laissaient penser qu'il n'aurait peut-être pas été hostile à un projet de refonte ontologique : le remplacement d'une ontologie d'objets par une ontologie d'états. Seule une ontologie d'états, en effet, était en mesure de restaurer la possibilité pratique des relations humaines. (Houellebecq, 1998).

Le projet scientifique de Djerzinski repose donc sur le sacrifice de l'individu moderne pour la collectivité : « *l'humanité devait*

disparaître, l'humanité devait donner naissance à une nouvelle espèce, asexuée et immortelle, ayant dépassé l'individualité, la séparation et le devenir » (Houellebecq, 1998, p.136). Michel est bien conscient de tous les effets néfastes des valeurs de l'ère matérialiste et ne cherche pas à établir le lien avec la société. Il mène une existence purement intellectuelle afin de trouver la solution pour sauver l'humanité entière, pour créer une espèce dont l'amour, la sympathie et la fraternité deviennent les éléments nécessaires pour la reconstruction d'une humanité réconciliée.

La nécessité d' « une religion quelconque »

Michel Houellebecq est nostalgique de l'union perdue entre les membres d'une société. L'individualisme issu d'une rupture historique brise les liens qui peuvent unir les individus à leur famille, leurs géniteurs. Houellebecq écrit ce processus d'individuation, d'atomisation sociale et de la libération sexuelle et économique qui a pour effet « *la destruction des communautés intermédiaires, les derniers à séparer l'individu du marché* » (Houellebecq, 1998, p. 50). Ces communautés perdues sont les cérémonies rituelles chrétiennes, la famille, le mariage, le couple, l'équipe du travail. C'est dans *Les Particules élémentaires* notamment qu'est décrite « cette détestable tendance à l'atomisation sociale » (Houellebecq, 1998, p. 68). La dissociation collective et progressive des structures familiales et sociales, la désagrégation des êtres humains en une multitude de monades, se heurtant désespérément dans le noir, font que nous nous percevons comme des particules séparées plongées dans la pensée de la mort et du malheur.

L'ordre social-chrétien est l'un des éléments constitutifs de l'œuvre de l'écrivain pour franchir les problèmes engendrés par l'individualisme. Le catholicisme y est pensé comme la matrice de l'ordre social. C'est étonnant que Houellebecq, qui est jugé comme

un écrivain athée donne une grande place au christianisme dans ses textes littéraires. En effet, toute son œuvre ou presque est imprégnée de préoccupation spirituelle et chrétienne, particulièrement catholique. Bien qu'il ne soit pas catholique, il fait l'apologie des positions éthiques du catholicisme. Chez Houellebecq il y a une certitude héréditaire d'Auguste Comte : pas de société sans religion. Le philosophe déclare : « *la religion de l'Humanité [...] conduit à ce que chacun vive pour autrui afin de revivre dans autrui* » (Comte, 1851, p. 156). Michel est bien conscient qu'« *aucune société ne peut subsister sans religion* » (Houellebecq, 1998, p. 70). Cependant, il sait que les religions monothéistes, le Christianisme, l'Islam et le Judaïsme, bien qu'elles accordent une importance illimitée à l'âme dans son principe immortel, ne promettent pas à leurs partisans d'assouvir leur désir d'éternité. Il faut donc fonder une nouvelle religion compatible avec l'idée de l'immortalité. Comte avait inventé la religion de l'Humanité, c'est-à-dire une religion sans Dieu. Mais rien de tout cela, Houellebecq constate, ne paraît envisageable sans une croyance à la vie éternelle ; cette croyance qui constitue, pour toutes les religions monothéistes, un produit fantastique d'appel ; parce qu'une fois cela admis, tout paraît possible (Houellebecq, 2011, p. 129). Cela explique bien, selon l'auteur, l'échec d'Auguste Comte, qui « *ne proposait rien de ce genre* » (Houellebecq, 2011). Il suggère que Comte a peut-être sous-estimé les aspects profonds de l'expérience humaine, telles que la peur de la mort et le besoin de salut spirituel, des questions que même une religion rationalisée comme celle de Comte ne pourrait pas suffisamment adresser : « *Qui peut enfin s'intéresser à une religion qui ne garantit pas de la mort ?* » (Houellebecq, 2005, p. 11). Selon l'auteur « *Nous ne pouvons plus vivre loin de l'éternité* » (Houellebecq, 1991). *La Possibilité d'une île*, considéré en quelque sorte comme un conte philosophico-

religieux, se présente comme la nouvelle Bible de la religion qu' imagine l'auteur. L'œuvre explore la quête de sens dans un monde où les valeurs traditionnelles sont souvent éclipsées par les valeurs modernes. La vision de Houellebecq sur la religion y semble teintée de nostalgie pour un ordre moral et social qui aurait été perdu : « rien, jamais, ne peut avoir d'importance historique comparable au développement d'une nouvelle religion, ou à l'effondrement d'une religion existante » (2005, p. 40). Dans *Les Particules*, le recours à l'ordre religieux sert à critiquer la société actuelle : Bruno admire Jean Paul II et écrit quelques textes sur le pape. Il croit que ce dernier est absolument le seul à comprendre ce qui est en train de se passer en occident. Bruno en lisant *Les Mystères des Saints innocents* de Charles Péguy fait plusieurs tentatives pour devenir catholique mais il n'y parvient jamais. Il pense que la séparation entre la raison et la foi, entre le monde et le corps est irréconciliable. Il n'arrive jamais à réaliser le désir d'avoir une famille car il vit dans une ère du libéralisme sexuel représentant en réalité « un nouveau palier dans la montée historique de l'individualisme ». (Houellebecq, 1998, p. 101). Le Christianisme s'efforce de préserver l'idée de la collectivité au sein de la famille et le couple. Le couple et la famille qui présentent « le dernier îlot de communisme primitif au sein de la société libérale » (1998, p. 50), disparaissent au fur et à mesure que la libération économique et sexuelle s'étend. Dans ce cas-là les hommes n'éprouvent aucun intérêt pour le lien filial. Ce qu'ils connaissent comme le dit Houellebecq, c'est le désir, le désir sexuel à l'état brut et la compétition entre mâles (1998). Désireux de jouir, Bruno ne donne aucune importance à l'existence de son enfant. Il résume bien le dilemme d'un monde libéré de toute filiation :

Accepter l'idéologie du changement continu c'est accepter que la vie d'un homme soit strictement réduite à son existence

individuelle, et que les générations passées et futures n'aient plus aucune importance à ses yeux. (Houellebecq, 1998)

Bruno sera pour Michel Houellebecq l'occasion privilégiée pour se pencher sur la question de la liberté et sur les effets dévastateurs de la destruction de la famille. Il est l'enfant d'« un couple moderne » et sera expédié chez ses grands-parents en Algérie où il connait le bonheur. Une fois les grands parents meurent, il se trouve dans la solitude et le malheur. Il semble intéressant de noter que Bruno n'arrive jamais à parler à son père de sa situation catastrophique. Cela prouve le caractère lâche des liens entretenus entre les deux hommes : « *Tous les dimanches Bruno hésitait à parler à son père, concluait finalement que c'était impossible* ». (1998, p. 21). Cette interprétation devient encore plus évidente à la lumière de l'épisode qui montre que Serge ne parvient pas à communiquer avec son fils. Au lieu de se confier à lui, il choisit effectivement de noyer son chagrin dans l'alcool : « *Il n'avait pas tout à fait renoncé à parler à son fils, mais il n'y arrivait vraiment pas* » (1998, p. 79). À bien des points de vue, il est fort probable que Bruno ressemble progressivement à son père ; tous deux privilégient leurs consommations libidinales à leurs enfants. N'étant pas un père, les protagonistes houellebecquiens, surtout Bruno, se montrent, une fois devenu père, souvent incapable de nouer des liens interpersonnels. Ils se caractérisent par leurs défauts d'instinct paternel où ils renoncent à s'intéresser à leurs enfants. Il est intéressant de juxtaposer à ce propos, le fragment dans lequel Bruno, épuisé et désespéré, relate sa vie à Michel : « *Pendant plusieurs années mon fils s'est tourné vers moi, et a demandé mon amour ; j'étais déprimé et je l'ai rejeté – en attendant d'aller mieux* » (1998, p. 73). Le déclin du christianisme donne naissance à l'individualisme. Ainsi, dans le roman, la description critique de la liberté individuelle est associée au déclin du

catholicisme ainsi qu'à « la destruction des valeurs morales judéo-chrétiennes » (Houellebecq, 1998, p.25), incapables d'enrayer l'extension de l'individualisme, de la libération des mœurs dans les années 60 et 70. Houellebecq cherche donc un substitut au catholicisme dans la technique. Michel Djerzinsky apporte à l'humanité la vie éternelle. Mais celle-ci suffit-elle au bonheur de l'Homme ? Bien sûr que non, il faut encore qu'il cherche une unité parfaite entre lui-même et le monde. Cette unité parfaite est créée par la religion :

Ces cons de hippies restent persuadés que la religion est une démarche individuelle basée sur la méditation et la recherche spirituelle. Ils sont incapables de se rendre compte que c'est au contraire une activité sociale, basée sur la fixation et de règles. Selon Auguste Comte, la religion a pour seul rôle d'amener l'humanité à un état d'unité parfaite. (Houellebecq, 1998, p.112)

Dans le *Système de politique positive*, Comte évoque ce qui caractérise l'essence de la religion grâce à la référence à son étymologie *religare* qui signifie relier. Selon lui : « *la religion consiste à régler chaque individu pour rallier l'ensemble des individus à la société* » (1851). Houellebecq partage la même pensée de son maître mais commence à critiquer le manque d'une croyance en société actuelle qui empêche l'homme de faire face à sa condition mortelle. Bruno le comprend bien quand il répond à Michel : « *À partir du moment où on ne croit plus à la vie éternelle, il n'y a plus de religion possible. Et si la société est impossible sans religion, comme tu as l'air de le penser, il n'y a plus de société possible non plus* » (Houellebecq, 1998, p.112). Terrorisé par l'idée de la mort, l'homme moderne n'envisage jamais sans terreur la perspective de sa propre disparition, du déclin physique. L'anthropologie matérialiste en faisant l'apologie des plaisirs mondains et du corps anéanti

progressivement les croyances religieuses des siècles précédents. Les travaux de Michel Djerzinsky devraient donc à leur tour mettre fin aux valeurs de l'âge matérialiste, c'est-à-dire aux valeurs des siècles qui séparent la disparition du Christianisme de la publication de ses résultats scientifiques. Michel Djerzinski tout en étant conscient que la vision hédoniste de Bruno appartient à l'ensemble de sa génération, propose une refonte ontologique à l'ensemble de l'humanité. Il confirme que « *Toute espèce animale, aussi évoluée soit-elle, pouvait être transformée en une espèce apparentée, reproductible par clonage, et immortelle* » (Houellebecq, 1998, p. 136). Auguste Comte trouve la Révolution de 1789 anarchique dont l'un de ses effets est la déchristianisation de la société sous l'influence du rationalisme des Lumières. Il donne pour objet de penser la société humaine dans son ensemble et considère la place occupée par la religion. Constatant que le monde ancien est détruit par la Révolution, il propose de reconstruire la société en s'appuyant sur la science de la société. Houellebecq reprend la thèse du philosophe et décrit minutieusement les causes de comportements sociaux de ses personnages. Dans *La Religion Positiviste*, Jérôme Grévy souligne que le regard désabusé porté sur la société contemporaine n'est pas sans rappeler la dénonciation, par Auguste Comte, de l'état d'anarchie qui avait succédé à la période révolutionnaire (Grévy, 2022). Les personnages houellebecquiens constatent sans illusion la société contemporaine caractérisée par la quête du désir et d'un ultime moment de jouissance. Le rôle attribué à la religion est de sortir les hommes de leur individualisme désabusé et de rétablir l'ordre social. Arrivé à l'extrême point de l'individualisme et du libéralisme, le personnage houellebecqien, redécouvert la nécessité d'une religion quelconque. Or, dans l'utopie créée par Michel, les néo-humains vivent dans *une éternelle présence*

dépourvue de toute notion d'au-delà. Ils en viennent à créer une société dominée par l'individualisme et la solitude. Cela montre que Houellebecq est un antimoderne désabusé, qui ne croit ni en un retour à un passé idéalisé ni au progrès comme moyen d'apporter le bonheur à l'homme, car il est convaincu que tout ce qui est disparu l'est de manière irréversible.

Conclusion

L'analyse des textes de Houellebecq montre qu'il partage avec Comte une critique de la désintégration des valeurs sociales et une quête d'une forme de cohésion à travers une religion positive. Toutefois, Houellebecq, tout en étant imprégné par l'esprit comtien, adopte une posture plus désabusée, illustrant la complexité et l'évolution de l'antimodernité dans un contexte contemporain. La notion d'antimodernité, telle que décrite par Antoine Compagnon dans son ouvrage, est enrichie par la critique de Houellebecq. Compagnon décrit les antimodernes comme des figures qui, tout en étant ancrées dans leur époque, manifestent un profond désenchantement vis-à-vis des idéaux de modernité. Ces écrivains, bien que modernes dans leur pratique littéraire, expriment une opposition aux valeurs utopistes des Lumières et une nostalgie pour des formes de cohésion sociale perdues. Houellebecq s'inscrit dans cette tradition de critique antimoderne, mais il le fait de manière singulière. Houellebecq, étant conscience de l'impossibilité de revenir en arrière et du caractère inéluctable de tout déclin, propose une réflexion plus radicale sur la possibilité d'un avenir où des valeurs nouvelles pourraient émerger à partir des décombres de la modernité. Cependant, cette possibilité aboutit à l'échec, car pour Houellebecq, l'utopie créée par le progrès se transforme en dystopie. En ce sens, il considère le projet comtien comme ayant échoué, incapable de répondre aux aspirations profondes de l'humanité. Face

à cette désillusion, Houellebecq choisit de se tourner vers une contemplation mélancolique du monde, décrivant la société moderne avec un regard désenchanté, à la manière d'un antimoderne. La littérature devient alors comme un espace de résistance face à la perte de sens qui afflige le monde contemporain. La critique houellebecquienne de la société libérale contemporaine et son exploration de nouvelles formes de cohésion sociale illustrent la persistance de l'antimodernité, bien qu'elle ait pris une forme distincte adaptée à la réalité actuelle. Cette réalité est marquée par la prééminence de la liberté individuelle, la solitude et le désespoir dans le monde contemporain. Son œuvre réinterprète l'espoir non plus comme un produit du progrès mais comme une survie dans un monde en déclin, une position qui est fondamentalement antimoderne.

Bibliographie

- Barthes, R. (1971). Réponses (*Tel quel*). In *Œuvres complètes IV*. Seuil.
- Blondel, É. (2000). *Le problème moral*. PUF.
- Compagnon, A. (2016). *Les antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*. Gallimard.
- Comte, A. (1851). *Système de politique positive*. Mathias, tome I.
- Comte, A. (1853). *Système de politique positive*. Mathias, tome III.
- Comte, A. (1975). *Cours de philosophie positive*. Hermann, tome II.
- Grevy, J. (2022). La religion positiviste, d'Auguste Comte à Michel Houellebecq. In Novak-Lechevalier, A. & Julliot, C. (dir.) (et al.). *Misère de l'homme sans Dieu : Michel Houellebecq et la question de la foi*. Flammarion.
- Houellebecq, M. (1991). *La Poursuite du bonheur*. Éditions de la différence.
- Houellebecq, M. (1994). *Extension du domaine de la lutte*. Maurice Nadeau.

Houellebecq, M. (1998). *Les Particules élémentaires*. Flammarion.

Houellebecq, M. (2005). *La Possibilité d'une île*. Éditions Fayard.

Houellebecq, M. (2008). *Ennemis publics*. Flammarion.

Houellebecq, M. (2015). Dernier rempart contre le libéralisme. In *Le sens du combat*. Flammarion.

Houellebecq, M. (2020). Le monde comme supermarché et comme dérision In *Interventions 2*. Flammarion.

Le Goff, J.-P. (2006). *Mai 68, l'héritage impossible*. La découverte.

Lindenberg, D. (2002). *Le Rappel à l'ordre, Enquête sur les nouveaux réactionnaires*. Éditions de Seuil.

Lipovetsky, G. (1993). *L'ère du vide, essais sur l'individualisme contemporain*. Gallimard.

Wesemael, S. van. (2005). *Michel Houellebecq : Le Plaisir du texte*. L'Harmattan.